

Pierre Gérard

PORT BLANC
Mon amour

Ce roman a été publié sur [Bookelis](#)

© Pierre Gérard janvier 2021

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservée pour tous pays. L'auteur est seul
propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ouvrage

Je n'ai pas visé
J'espère juste vous toucher

JOYEUX NOËL

Il y a quarante ans, un vingt-trois décembre comme celui-ci, Marianne venait au monde. Quatre dizaines au compteur. Sans qu'elle s'en aperçoive l'aiguille au cadran de sa vie est passée du vert à l'orange, en zone transitoire, si l'on peut dire. Le rouge pourrait venir plus vite que prévu, c'est une option que Marianne envisage de plus en plus souvent. Dans ces conditions, il n'est pas évident pour elle de fêter son anniversaire, ni d'adhérer à la magie de Noël, quand, dans le même temps, elle a reçu un « cadeau utile » dont elle se serait bien passé, une perruque qu'elle inaugure aujourd'hui. La coiffeuse lui a conseillé un modèle coupé carré aux reflets châtain — Adapté à la forme de votre visage, lui a-t-elle dit dans un sourire complice. Marianne a le teint mat en toutes saisons, de grands yeux tirant sur le vert avec un peu de gris au fond, un visage arrondi sauf le menton plutôt pointu. Quand elle croise son reflet dans un miroir, Marianne a l'impression de figurer dans un péplum de série B. Il va pourtant bien falloir qu'elle s'habitue à sa nouvelle tête.

— Chic ta coiffure, observe sa mère quand Marianne débarque en cette fin d'après-midi, avant d'ajouter — C'est bien pratique pour être toujours impeccable. L'humour maladroit de sa mère contrebalance les questions qui se bousculent au portillon de son angoisse, elle l'utilise comme un rempart aux mauvaises ondes, laissant à Marianne le soin de se confier quand elle sera décidée à le faire. Il est vrai que c'est une constante dans la famille de n'aborder les sujets épineux qu'en dernier ressort, espérant, sans y croire, que le silence peut être un antidote au malheur.

— Bon anniversaire ma chérie, viens que je t’embrasse.

C'est l'étreinte d'une mère qui, dans ce geste, si elle en avait le pouvoir, transférerait dans son propre corps le mal dont souffre sa fille.

— Ton père a mis du champagne au frais ça ne peut pas faire de mal, lui dit sa mère, d'un ton faussement enjoué.

Quelques banalités échangées, les fêtes qui approchent, le temps humide et désagréable, et voilà que des pneus crissent sur le gravier dans la cour. C’est Betty la sœur de Marianne et son mari Julien, venus montrer leur nouvelle voiture. Se souvenant in extremis que c’est l’anniversaire de Marianne, ils mettent entre parenthèses leur excitation, la félicitant pour sa bonne mine, l’embrassent gaiement lui souhaitant un « bon anniversaire » sur un ton surjoué. Julien, mauvais acteur, est mal à l’aise, il file à la cuisine rejoindre Henri, son beau-père.

Compte tenu du combat qu’elle mène contre la maladie Marianne se fout du « bon anniversaire » et encore plus de la belle bagnole dans la cour. Le seul point positif depuis quelques jours, elle n’a plus de nausées.

À l’arrière-plan, la télévision restée allumée offre des images brutales, à l’appui du reportage, le commentaire indique, « massacre à Timisoara en Roumanie », des corps exhumés alignés sur le sol, soulignent s’il en était besoin la violence du régime de Céaucescu. Quelqu’un a dit « ces dépouilles sont trop bien recousues pour être d’honnêtes victimes, c’est un montage » les autres pas d’accord ont poussé les hauts cris, alors que sans transition, Noël étant proche, le présentateur a annoncé : « cette année le foie gras est roi de la fête, la dinde quant à elle perd du terrain au profit du chapon ». Les infos à la télé ne sont pas

optimistes, heureusement, Henri se pointe tout en faisant sauter le bouchon du champagne, pas assez froid, une bonne partie s'est répandue sur le tapis. Monique fait les gros yeux mais ne dit rien.

Tchin-tchin ! Bon anniversaire, ré-embrassades, les coupes cliquettent, le cœur n'y est pas, Henri ramène quelques amuse-gueules, Julien arrive à placer une ou deux appréciations sur sa « caisse » comme il dit. C'est le moment que Marianne choisit pour raconter son dernier rendez-vous à Villejuif.

C'est d'une voix anxieuse qu'elle s'est confiée pour la première fois depuis le début de sa maladie.

— J'ignorais que c'était aussi grave. Heureusement le professeur a pris le temps de présenter son diagnostic, décrivant le protocole à venir. À l'énoncé des énormes progrès que fait la médecine, « selon les termes du médecin », une petite lueur reste allumée, en substance, un nouveau traitement mieux adapté à mon cancer. En attendant, le médecin m'a conseillé de profiter des fêtes de fin d'année. Rendez-vous en janvier.

Tous ont baissé la tête, ils se doutaient de l'ampleur du mal, avec cette folle espérance que la catastrophe passerait à côté.

Dans deux jours, Marianne et Betty, accompagneront leur mère à la messe de minuit, de vingt et une heures serait plus exact, une stratégie mise en place par le curé permettant de rassembler un maximum de gens autour du petit Jésus qui en séduit de moins en moins au fil des ans, la relève n'étant pas assurée. Les derniers fidèles ont le dos courbé, leurs visages se rident, sans compter les absents qui ont quitté ce bas monde. Cette année manque à l'appel une Dame discrète reconnaissable à son éternel petit chapeau en feutre gris datant de l'avant-guerre, une autre figure locale, le colonel à la retraite a rendu les armes, vaincu par sa cirrhose. Un

jour viendra où les santons dans la crèche seront plus nombreux que les gens dans l'église.

Bras dessus dessous, à l'image d'une manifestation de soutien à quelque cause humanitaire, le trio des femmes est prêt à prier comme au temps du catéchisme, il est vrai que demander un miracle en le gardant secret sous peine d'annulation, n'est pas si évident.

Après la messe, la famille se retrouvera sans surprise autour de la traditionnelle dinde aux marrons. Mamy, réussit bien la farce à la viande, agrémentée d'éclats de marrons, arrosée fréquemment, la volaille sera moelleuse. Les petits et les grands se régaleront. Après la visite du Père Noël, les adultes se resserviront, les enfants commenceront à actionner les cadeaux, puis remplis d'étoiles et de sommeil ne tarderont pas à s'assoupir, glisseront doucement sur le canapé. Procréer est dans l'ordre des choses pense Marianne, prolonger la lignée, laisser une trace et ainsi de suite : elle se dit que sur ce plan elle a raté l'essentiel. Fixant le sapin, décoré classiquement de boules rouges, surmonté d'une étoile dorée, entortillée de guirlandes électriques au clignotement rapide ou lent en séquences successives, Marianne trouve que sa vie est à l'image de cette lumière vacillante. Sous la perruque son crâne la démange. Ses souvenirs clignotent en même temps que les guirlandes, les images lui montent à la mémoire. Sur le rayonnage du temps qui passe, les années sont rangées dans l'ordre, depuis quelque temps elle aime prendre les choses dans l'ordre. C'est naturellement que vient en premier le visage de Paul. Première attirance pour un garçon, premier flirt, Paul est celui qui marque un passage dont elle ne savait pas encore sur quoi il allait déboucher.

PAUL

À l'adolescence, Marianne empile les complexes, au collège, on la surnomme la perche, elle dépasse ses congénères d'une tête au moins, et trouve son nez trop grand, ses grands yeux lui mangent le visage, plus tard ce sera un atout, mais, pour l'instant, l'adolescence lui fait mal, c'est comme un barrage qui ne veut pas se délester du trop-plein des chagrins infantiles et de l'innocence. Avoir treize ans et moquée demande de la force, la timidité prenant le dessus dans son cas.

L'année scolaire s'étire, ni plus ni moins passionnante que les précédentes. Hors des cours, les élèves se retrouvent, en général selon l'affinité des parents, eux-mêmes guidés par des critères, culturels, politiques ou professionnels. C'est un déterminisme social bien ancré, les barrières invisibles sont souvent plus compliquées à abolir que les vraies frontières. Alors quand un nouveau intègre l'école en cours d'année, une place lui est attribuée comme au jeu des chaises musicales, aucun élève ne souhaite l'avoir comme voisin. Déjà la peur de l'étranger, de l'inconnu. Malgré son caractère réservé, Marianne adore l'imprévu, le changement lui donne la pêche ; puisqu'il n'y a pas de volontaire, le « nouveau » est placé à ses côtés charge à elle de le mettre à l'aise. Exaltée d'avoir récupéré « Paul », c'est son nom, elle se trouve investie d'une mission, pour ainsi dire sacrée. Avoir un ange à portée de main, avec vue sur sa nuque bouclée, n'est pas si fréquent !

En faire des tonnes dans le genre « conseillère principale » est la stratégie lui permettant de se rendre indispensable ; un mois a suffi à les rendre inséparables. Attirance réciproque, rêves en commun, ils s'échangent les personnages rencontrés au détour de leurs songes, c'est devenu un jeu tant ils sont sûrs d'avoir les mêmes visions. Dès qu'ils se retrouvent le matin ils s'amusent de cette fusion déclenchée par Morphée, n'ayant pas l'impression de s'être quittés.

Marianne a vu un documentaire sur la télépathie : communiquer sans se parler, se comprendre par la magie d'ondes inexplicables, voilà ce qu'elle vit, comme une évidence. Paul et elle se sont embrassés une fois sur la joue à l'occasion d'une bonne note qu'avait obtenue Paul. À l'âge où les adolescents découvrent les jeux de l'amour en petites touches et caresses maladroitement, eux ne s'en préoccupent pas, leur relation est profonde, presque fusionnelle, extérieurement rien n'indique à quel point ils se comprennent. C'est leur secret.

Il y a l'avant Paul et l'après Paul, à partir de leur rencontre, le monde est apparu moins hostile à Marianne ; le revers de la médaille c'est que depuis cette époque la bobine de vie a défilé en accéléré, trop vite à son goût, le passé la bombarde en rafales. Malgré la protection du temps Marianne n'est pas à l'abri d'un tir direct qui la transpercerait.

Clignotement des guirlandes, souvenirs doux...

Marianne revoit la chambre de Paul, lieu rassurant où ils font leurs devoirs, se souvient du papier peint collé à l'envers, posé sur une étagère un bout de Meccano attend depuis belle lurette d'être terminé, ça la fait rire, tout la fait rire, Paul mimant Charlot, le

papa de Paul, désarticulé et grimaçant exécutant un solo d'une guitare imaginaire, "Led Zeppelin" à fond sur la chaîne.

Marianne fréquente Paul autant que possible, elle le veut pour elle seule, Paul s'accommode de cette situation ne cherchant rien de plus que ces moments passés à faire leurs devoirs ensemble, si Marianne a des idées de flirt lui n'est pas prêt, il craint que fondre leurs corps ne les fasse retomber sur terre et l'amitié s'envoler. « On n'est pas pressé » dit Paul en plaisantant, certain que leurs couchers de soleil seront toujours les plus beaux, il ne ressent pas le besoin de coucher. Alors que Marianne trouve le temps long, d'autant plus que certaines ont pris de l'avance et semblent fières de « l'avoir fait », fanfaronnades ou non, allez savoir.

Jusqu'à la première au lycée, devoirs faits en commun, ils rendent des copies différentes, ils se lisent de l'intérieur gardant leur sensibilité en eux pour mieux la partager le moment venu ; se comprendre, se compléter leur permet d'être plus solides pensent-ils. Un après-midi, à force de se frôler, de mêler leurs souffles, au printemps, ils ont fait l'amour sans préliminaires, ni désir, sans les fourmillements aux terminaisons nerveuses, comme si ce n'étaient pas eux, comme une révision avant un examen blanc. Marianne revit souvent cette première fois, où la déception s'est superposée à la tristesse, car à partir de là sa relation avec Paul a changé. Ils ont continué à se voir, fait l'amour de temps en temps, chaque fois à l'initiative de Marianne, ça a duré jusqu'au bac, que Paul a obtenu du premier coup. Pour elle c'est le redoublement.

Inscrit en sciences-éco Paul rentre un week-end sur deux, moins évident de le retrouver en tête à tête, il n'y a plus le prétexte des cours à revoir. Surtout on ne les considère plus comme des enfants et les parents de Marianne ne facilitent pas leur intimité. Les sorties du samedi soir sont délivrées au compte-

gouttes, de toute façon Paul semble l'éviter, ses études l'accaparent dit-il. Bizarrement elle n'a pas mal. Quand l'esprit est moins présent, le corps perd la mémoire, spécialement quand l'espace vous tient à distance. Paul est différent ou peut-être est-ce elle ? Il n'y a pas si longtemps elle aurait détesté qu'on lui prédise cette évolution.

YANN

Marianne aime Paul avec l'esprit quand son corps se détache. Cette relation coupée en deux, a fait naître chez elle un tel manque qu'elle pense être frigide, sans trop savoir ce que signifie ce mot. À l'aune de son inexpérience, c'est une question qu'elle se pose parmi d'autres, aussi farfelues les unes que les autres. Alors, sans se considérer plus volage que la moyenne, elle décide d'aller chercher les réponses là où elle croit les trouver.

Mars 1970, week-end de Pâques, l'hiver ne rend pas les armes, il a neigé deux jours plus tôt., « Paul ne rentrera pas, il a des contrôles ». Marianne pas trop déçue s'y attendait. Raisonnable, mais comme toujours déterminée, elle veut absolument découvrir la différence entre : amour, désir, passion, amitié, toutes sortes de sensations à explorer d'urgence.

Ses parents ont accepté qu'elle participe à une soirée entre lycéens, invitée par Martine, drôle et originale, faisant l'unanimité quand il s'agit de déconner, pas très bûcheuse, enjouée, elle est populaire. Depuis que Paul est moins présent, Marianne s'ennuie et fréquente Martine et sa bande d'amis, plutôt cool dans l'ensemble. À la vue des 45 tours posés sur la pile, la soirée sera romantique, « Moody Blues », « Mama Cass », des slows, ça frotera tant mieux. Les vieux de Martine absents, ont autorisé « la boum », la fameuse permission de minuit. Autant de garçons que de filles, les couples formés un peu au hasard, Marianne connaît de vue son partenaire, Yann, qu'elle ne fréquente pas au lycée, est beau gosse aux cheveux gominés, Belle assurance décontractée, du genre que les filles se disputent

au grand dam des petits timides qui n'ont plus qu'à attendre la fin du numéro, et, se placer en file d'attente. Jusqu'à minuit c'est long et c'est court, tout dépend du projet. Marianne avait mis des boucles d'oreilles, légèrement maquillée elle est jolie comme une fleur fragile, solide et prête à l'intérieur, Yann la suit comme son ombre. Ils ont bu de la vodka orange et du Malibu, pas assez pour perdre le contrôle, juste désinhibés trois slows ont suffi, pubis contre sexe tendu « Que se passera-t-il après ? » Marianne en est au stade des tremblements incontrôlés, pas de froid ni de peur, seulement d'un délice anticipé, elle a allumé la mèche, à elle de gérer. Bois vert, bois sec, bois flotté, la rivière de ses envies charrie un imaginaire infini, mélange de lectures interdites et de films provocants. Les couples commencent à se rapprocher, eux sont déjà dans la buanderie, du linge au sol amortit leurs ébats, « *Nights in White Satin* » en fond sonore, Yann n'a pas eu à insister beaucoup. Plaisir rapide compte tenu de la situation, mais intense et délicieux, Marianne a compris immédiatement qu'en amour un et un ne font pas deux, voulant croire que l'addition des corps ne deviendrait pas addiction. Ils ont continué le bercement en rajustant leurs habits, « j'ai perdu mes boucles d'oreilles » souffle Marianne en se pinçant un lobe, « tient les voilà, je les ai récupérées » sourit Yann en lui tendant les breloques. Si le coup de foudre existe autrement qu'au cinéma, silex provocateur lanceur d'étincelles, quitte à allumer des feux sans lendemain, Marianne tient à s'y frotter, « maintenant c'est fait » avait été sa réflexion. Elle a revu Yann plusieurs fois et d'autres garçons qui ont compris qu'elle n'a pas fini d'expérimenter ses sens. Yann sans le savoir a trouvé la note bleue sur le clavier de sa libido.

SYLVAIN

Fin de séquence, année scolaire en roue libre, Marianne ne se fait pas trop de soucis, elle est sûre d'obtenir le bac au deuxième essai. Elle l'a raté de peu l'année précédente sans avoir bûché ses cours. Les études l'intéressent modérément, elle n'arrive pas à se décider sur la suite de sa scolarité : moyenne en maths, bonne en français, le pied en musique et dessin. Elle s'intéresse à l'histoire de l'art, il aurait fallu creuser cette voie, mais ses parents sous des aspects modernes et ouverts ont conservé au fond les vieux principes du style : travaille et tais-toi ; se divertir ou se cultiver est pour eux une perte de temps, prendre des vacances les culpabilise comme jamais. Plus tard ils changeront d'avis, mais pour l'instant ils sont allergiques au mot « Art ». Pour ses parents qui ont commencé à bosser à quatorze ans il faut du concret, de quoi gagner « sa croûte » comme ils disent.

Betty c'est plus simple, c'est une fonceuse, sportive, elle pratique basket, hand-ball et natation, elle a plein de copines, en choisissant sans surprise une filière commerce, contact et argumentation, elle est en phase avec son tempérament. Marianne, sans motivations excessives opte pour orthophonie, à Nantes, histoire de mettre à distance le cocon familial.

Avant Nantes, il y a la traversée du désert des grandes vacances, avec comme occupation principale, aide au commerce ou au bureau, à peine le temps de lire un livre ou écouter de la musique, rarement une sortie.

Le bal du 13 juillet à la salle des fêtes fait partie des exceptions, Marianne y retrouve Paul avec bonheur, en souvenir

de leur complicité et des doux après-midi, flirtant goulûment avec Yann dont la présence lui déclenche à chaque fois qu'elle l'aperçoit, le même effet bizarre sous la ceinture.

Sur scène le groupe de musique réputé dans la région met l'ambiance, tous les jeunes du village sont là et les vieux aussi, sans compter les touristes qui se distinguent en buvant du chouchen, alors que plus personne ici ne consomme cet alcool adouci au miel, dont il faut se méfier car il se boit comme du petit-lait. Aux premières notes de « *Whiter Shade Of Pale* » annonçant une série de slows, se plante devant Marianne un garçon nonchalant, sourire radieux, bronzé, vêtements flottants à la mode hippie, elle ne l'a jamais vu sauf trois minutes avant, remuant les fesses sur un jerk endiablé ; « vous dansez mademoiselle ? » sans hésiter elle le suit sur la piste sans même répondre.

Les éclats renvoyés d'une boule à facettes pointillent l'espace, la sueur mêlée au parfum d'une eau de toilette en fin de course, les cheveux de son cavalier lui chatouillent le nez, de petits frémissements l'envahissent, il fait chaud, les musiciens sont en roue libre, ligne mélodique douce, les couples comme pétrifiés, Marianne retient l'envie de se serrer plus près, attention elle est connue.

— Je ne vous ai jamais vue par ici ?

— Normal, je fais la saison sur la côte, c'est pur hasard, j'ai atterri là en déposant un copain, j'ai remarqué que vous avez peu dansé, vous aviez l'air de vous ennuyer ?

— Je connais tout le monde, c'est petit ici, alors ce n'est pas très excitant, et puis il va falloir que je rentre mes parents vont m'attendre.

— Vos parents vous surveillent ? Ils sont dans la salle ?